

## **Lyon – Route de Vienne, 2 heures du matin**

Le feu, c'est insidieux. On a l'impression qu'il s'est assoupi ou qu'il s'est éteint sans aller plus loin, sans achever sa sinistre besogne. Plus de flammes, encore de la fumée. Pourtant, à l'abri des regards, des braises couvent, grignotent, se refont une santé et embrasent brusquement ce qu'elles rongeaient sournoisement quelques instants auparavant. L'incendie revient, insolent, impétueux ; à présent, il dévore et se propage toujours plus rapidement.

Des craquements sinistres tirent Nadia du sommeil. Les lueurs orange qui dansent derrière les vieilles persiennes métalliques et l'odeur de brûlé qui s'infiltré dans la pièce achèvent de la réveiller. Elle secoue Saïd, son compagnon, qui émerge difficilement.

– Le feu, hurle-t-elle, il y a le feu dans l'immeuble.

Elle court chercher les enfants tandis qu'il se lève, hagard, et se précipite à la fenêtre. Il l'ouvre, pousse les volets, prend en pleine face une volute de fumée âcre. Par pur réflexe, il referme les battants. Il enfle ce qui lui tombe sous la main.

– Saïd ! Dépêche-toi, le supplie Nadia.

Il la rejoint dans l'entrée. Les petits sont serrés contre elle, en pleurs.

– Il faut partir en vitesse ! crie-t-il. Tout va brûler !

Ils sortent sur le palier, immédiatement enveloppés par des nuées irrespirables et une chaleur suffocante. Les enfants hurlent. Saïd les attrape l'un après l'autre, les cale contre ses hanches et se lance dans l'escalier. Deux étages à descendre, à tâtons, en étouffant. Heureusement, la porte d'entrée est ouverte. Ils achèvent leur course sur le trottoir. Nadia s'effondre, secouée de spasmes. Un homme la redresse, l'entraîne de l'autre côté de la rue. Au loin, des sirènes hurlent. Saïd dépose ses gamins et se retourne. Les flammes ont atteint le second et lèchent les fenêtres de l'étage

supérieur. Un vertige le saisit. À quelques minutes près, ils mourraient tous les quatre, brûlés vifs.

\*

La nuit tirait à sa fin. À l'est, une lueur laiteuse commençait à coloniser le ciel. Sur cette portion de la route de Vienne, c'était le bleu qui dominait. Celui des gyrophares des véhicules de secours et de la police. Les pompiers étaient arrivés à bout de l'incendie qui, outre l'immeuble dans lequel il avait pris, avait endommagé l'un des deux bâtiments contigus. Les habitants avaient été évacués, un gymnase avait été mis à leur disposition par la mairie du 7<sup>e</sup> et une équipe de la Croix-Rouge les avait pris en charge. À part quelques brûlures superficielles, il n'y avait pas de blessés à déplorer. En revanche, la famille qui vivait dans l'un des appartements du dernier étage était portée disparue. Un couple et deux enfants.

Dans une odeur de suie tenace, les pompiers rangeaient leur matériel. Seule une pompe fonctionnait encore, servie par deux hommes qui arrosaient les ruines toujours fumantes. Un peu à l'écart, un groupe s'était formé. La commissaire du secteur, quelques flics en civil, la maire de l'arrondissement et un représentant de la mairie centrale, un substitut du procureur et un officier des sapeurs-pompiers. Celui-ci exposait aux autres les conclusions de l'examen technique auquel avait procédé un petit commando.

– Le feu a pris au rez-de-chaussée, expliqua le commandant. Dans le commerce à gauche de la porte d'entrée. Selon les habitants, c'était un kebab. Nous avons la quasi-certitude qu'il s'agit d'un incendie criminel.

## **Flore Malaterre**

Le capitaine de gendarmerie tirait la tronche. Appelé ce dimanche soir par le colonel qui le supervisait, lequel avait été mobilisé par le procureur de la République de Lyon, il n'avait eu d'autre choix que de se déplacer avec un de ses sous-officiers de permanence au domicile du type. Ce dernier, gastroentérologue réputé, s'inquiétait pour sa femme dont il était sans nouvelles depuis le samedi soir. Elle ne répondait pas au téléphone et celui-ci semblait éteint.

– Résumons, soupira le capitaine Trincourt. Vous ne deviez pas être là ce week-end, participant à un tournoi de golf dans le Var. Vous vous êtes malencontreusement blessé et vous avez alors décidé de rentrer. Arrivé à votre domicile samedi vers dix-huit heures, vous avez constaté que votre épouse était absente. Vous ne vous en êtes pas soucié, car vous saviez qu'elle avait prévu de passer la soirée et peut-être la nuit chez un ami. Dans cette perspective, elle avait d'ailleurs confié vos enfants à ses parents. Ce n'est que vers seize heures ce jour que vous avez commencé à vous inquiéter, lorsque vos beaux-parents vous ont appelé pour s'étonner qu'elle ne soit pas venue rechercher les enfants après le déjeuner, comme cela était convenu.

Grégory Malaterre hocha son chef précocement dégarni.

– C'est exact.

– À dix-neuf heures, vous avez contacté le service d'urgence de la gendarmerie. À vingt et une heures, n'ayant aucune nouvelles de celui-ci, et toujours dans l'impossibilité de joindre votre femme, vous avez alors sollicité l'aide de monsieur le procureur de la République, que vous connaissez personnellement, lequel a mobilisé la chaîne hiérarchique de la gendarmerie nationale...

– Et vous voilà en face de moi ! ironisa Malaterre. Il est à présent vingt-trois heures, et toujours aucun signe de vie de Flore.

Agacé, mais soucieux de ne pas le montrer, le capitaine caressa son calot dans le sens du poil avant de poursuivre d'une voix neutre.

– Nous avons effectué les recherches usuelles. Hôpitaux, cliniques, morgue, négatif. Elle n'est pas non plus retenue dans une brigade ou un commissariat. Persistez-vous à affirmer ignorer chez qui ou avec qui votre épouse devait passer la soirée samedi ?

La réponse claqua, sèche.

– Je persiste. Elle vit sa vie, je vis la mienne.

– Vous nous avez déclaré que sa voiture était au garage lorsque vous êtes rentré samedi soir. Use-t-elle d'un autre moyen de transport ? Vélo ?

– Il n'a pas bougé. Par contre, je n'ai pas trouvé trace de sa trottinette électrique.

– En connaissez-vous la marque ?

Le chirurgien leva les yeux au ciel, manifestement excédé.

– Bien sûr que non ! C'est Flo qui l'a achetée. Je serais curieux de savoir en quoi un tel détail pourrait vous être utile.

Les mâchoires de l'officier se crispèrent spasmodiquement. Il faillit lancer une réplique saignante, se contint de justesse avant de continuer à dérouler.

– De plus en plus de ces engins électriques sont équipés de traceurs GPS. Si tel était le cas, cela nous permettrait de repérer celui de votre femme et ainsi, d'avoir une première piste.

– Il s'agit d'un modèle très basique et je ne pense pas qu'il dispose de ce genre d'équipement. Je le répète, c'est elle qui l'a achetée, il y a un peu plus d'un an, si ma mémoire est bonne. Je peux toujours essayer de retrouver la facture. Cependant, localiser son téléphone me paraît constituer une option bien plus sérieuse.

– Nous connaissons notre métier, monsieur Malaterre. Dès que vous nous avez communiqué le numéro et l'opérateur, mon subordonné s'est occupé de faire les demandes nécessaires, nous attendons à présent les retours de celles-ci.

Malheureusement, et vous ne l'ignorez sans doute pas, si le téléphone est éteint, cela ne mènera à rien. Dans ce cas, si toutefois votre femme ne réapparaît dans les prochaines heures, nous devons en passer par les méthodes traditionnelles.

– Qu'entendez-vous par là ? s'inquiéta Malaterre, qui ne goûtait guère la tradition et pour qui seules valaient les techniques de pointe.

– Nous allons devoir reconstituer l'emploi du temps de votre épouse, répondit le capitaine. Il va falloir également nous expliquer comment fonctionne votre couple. Vous nous avez déclaré tout à l'heure, je vous cite, « elle vit sa vie, je vis la mienne. » Pouvez-vous être plus précis ?

Malaterre contint un soupir. Il savait depuis le début qu'il serait contraint d'en passer par cette épreuve humiliante.

## Chapitre premier

Le temps plus qu'agréable incitait à une conduite souple et décontractée. Fenêtres ouvertes, un coude posé sur la portière, Séverac suivait paresseusement le quai Augagneur, Victor de son prénom. Sa quiétude fut brutalement troublée au niveau du pont Wilson par un cycliste kamikaze qui, brûlant le feu rouge de la rue Servient, déboucha à vive allure devant son capot. Il pila et klaxonna tout en lâchant un épouvantable juron. Sans même ralentir, l'imbécile lui fit un doigt d'honneur et disparut derrière un bus. Un instant, Abel fut tenté de mettre la sirène et le gyrophare et de se lancer à la poursuite de l'inconscient. Il y renonça. Il avait d'autres chats à fouetter, du genre carbonisé. C'était l'heure des infos. Il releva ses vitres et monta le son. Comme d'hab', rien de réjouissant, à croire que les journalistes n'avaient plus que de mauvaises nouvelles à annoncer. Le court bulletin s'acheva sur un fait divers : une femme domiciliée à Tassin-la-Demi-Lune<sup>1</sup> avait disparu. Son mari avait donné l'alerte dimanche en fin de journée. On recherchait l'homme avec lequel elle avait passé la soirée du samedi.

Décidément, ce genre d'affaires se multipliait. Il restait à espérer que celle-ci se terminerai mieux que les précédentes. Abel s'ébroua. Il n'était pas en avance. Culbutto et ses troupes devaient l'attendre.

\*

Cette rue proche de l'avenue Berthelot n'avait déjà rien de bien réjouissant en temps ordinaire. Immeubles vétustes et tagués, commerces fermés ou vivotant d'activités improbables, trottoirs et chaussées rapiécés et défoncés. Pourtant, aux alentours, des chantiers montraient que le quartier était en mutation, des panneaux

---

<sup>1</sup> Commune de l'Ouest lyonnais.

fleurissaient, promettant « une nouvelle expérience urbaine ». Mais rien n’y faisait, l’endroit était sinistre, et l’incendie n’avait rien arrangé.

Le feu était parti au rez-de-chaussée, ravageant un kebab dont il ne restait rien, avant de se propager dans les niveaux supérieurs, dévorant le vieil escalier en bois et les planchers vermoulus. Deux familles étaient parvenues à s’extraire du brasier. Mais les pompiers étaient arrivés trop tard pour sauver une mère et ses deux enfants qui logeaient au dernier étage. Leurs corps carbonisés avaient été découverts dans les décombres lorsque ceux-ci avaient suffisamment refroidi pour que l’on puisse les fouiller. La femme avait 26 ans, ses mômes 4 et 2 ans. Tout ce que l’on pouvait « espérer », c’est que l’asphyxie les avait emportés avant que les flammes ne les atteignent.

Morose, le commissaire Séverac contemplait la façade noircie. Les experts avaient déterminé que l’incendie était d’origine criminelle. La porte du restaurant avait été forcée, le feu avait été amorcé à l’essence. Heureusement, le gaz ne s’en était pas mêlé, car sinon, le bilan humain aurait été bien plus lourd.

Le parquet avait ouvert une information judiciaire et saisi le juge Clamenaz. Celui-ci avait confié l’enquête à la brigade criminelle. Quand Séverac arriva sur les lieux, le groupe du capitaine Javelas, surnommé Culbutto, était à pied d’œuvre. Javelas tenait son surnom de son physique de tonneau sur pattes. Il s’avança vers son patron de sa démarche oscillante.

– Sale histoire, grommela-t-il, résumant probablement ce que tous pensaient.

Le commissaire frappa du pied un débris non identifiable qui termina sa course contre la paroi d’une benne à gravats.

– Les exploitants du kebab sont Turcs, rappela-t-il. La première idée qui vient à l’esprit, c’est une affaire de racket qui aurait mal tourné. Il va falloir les passer très soigneusement sur le gril, éplucher leur téléphonie et les mettre sur écoute.

– Vous pensez aux Loups gris<sup>1</sup> ? s’enquit Patricia Balma.

Abel adressa un sourire à la lieutenant, une quadragénaire brune au regard luisant. Comme souvent, elle était vêtue moulant, très moulant. Son anatomie s’y prêtait remarquablement bien. Il appréciait sa vivacité d’esprit et son dynamisme. Elle avait tout du bulldozer, mais attention, sexy, le bulldozer !

– C’est une possibilité, rétorqua-t-il. Il peut aussi s’agir plus simplement d’une bande de malfrats qui écument leur communauté d’origine.

Il jeta un nouveau coup d’œil à l’immeuble ravagé, resta un instant recueilli.

– Nous ne devons pas nous enfermer trop vite dans une hypothèse, poursuivit-il. Commencez par le commencement, le voisinage. Quand nos collègues du 7<sup>e</sup> en ont fait le tour, ils ignoraient l’origine criminelle de l’incendie. Il est donc indispensable de repartir de zéro.

Il donna une tape sur l’épaule de Javelas, qui grimaçait comiquement.

– Fais pas cette tronche, Denis ! Je sais que tu n’aimes pas le porte-à-porte. Laisse procéder les femmes de ton équipe, elles savent comment s’y prendre. Toi et tes bras cassés, vous vous occuperez du gérant et de sa famille ; cuisiner les gens, c’est davantage dans vos cordes !

\*

Javelas n’avait pas suivi les conseils du commissaire. Il avait décidé de s’occuper lui-même de l’enquête de proximité en compagnie de ses deux acolytes, Blayeux et Pochet. Il fallait voir l’équipage, qui faisait davantage penser à une bande de clodos crado qu’à d’expérimentés policiers de la brigade criminelle. Culbuto portait une chemisette à carreaux bleus qui boudinait son tonneau de ventre que la ceinture du pantalon de toile gris, défraîchi et taché, peinait à contenir. Des sandales à lanières parachevaient cette tenue. Pochet ne lui cédait en rien dans l’élégance discrète. Polo

---

<sup>1</sup> Organisation mafieuse et ultranationaliste turque, qui pratique le racket et les trafics en tous genres. Elle sévit en région lyonnaise où elle s’est déjà attaquée aux intérêts arméniens.



vert bouteille (normal, pour un soiffard), jean aux fesses pendantes et mocassins usés à la couleur indéterminée constituaient sa vêtue, complétée par un feutre vissé sur sa tête rougeaude. Ce chapeau était un accessoire prisé par certains Lyonnais, mais il se portait plutôt lorsque sévissaient les frimas hivernaux. Pour l'heure, le printemps était au beau fixe, rendant ce couvre-chef parfaitement incongru. Blayeux, enfin, traînait sa pâleur morbide dans un polo noir, falzar et chaussures de la même couleur. Un croque-mort en goguette, en moins gai. Il sortait d'une série d'examens qui, une nouvelle fois, n'avaient pas permis de déterminer la cause des douleurs dorsales qui lui pourrissaient la vie.

Les trois bras cassés furent rapidement dépités. En ce lundi matin ensoleillé, les habitants ne se bouscuaient pas dans cette partie de la route de Vienne qui suait la misère. Et ceux qu'ils étaient parvenus à choper faisaient semblant de ne pas comprendre le français, et peut-être même ne le parlaient-ils pas. De guerre lasse, les compères décidèrent d'aller se désaltérer dans un établissement qu'ils avaient repéré à l'angle de l'avenue Berthelot.

Malgré l'heure matinale (il était à peine 11 heures), Culbutto et Pochet commandèrent deux fillettes<sup>1</sup> de blanc, tandis que Blayeux, déprimé, se rabattait sur un café. En effet, l'alcool était incompatible avec les anti-inflammatoires qu'il prenait en quantité, sans pour autant que ceux-ci atténuent sa souffrance. Tout juste finiraient-ils par lui faire un trou dans l'estomac, ce qui n'arrangerait pas son état.

La clientèle du rade était variée autant que cosmopolite. Des retraités nécessiteux venaient convertir leur maigre pension en verres de picrates et en jeux à gratter dont ils espéraient qu'un jour en jaillirait la fortune. Ils côtoyaient sans se mélanger des citoyens d'origines diverses qui dialoguaient dans des idiomes tout aussi variés.

---

<sup>1</sup> On ne le répétera jamais assez, la *fillette* est un pichet de 25 cl alors que le *pot* fait 46 cl, moins du double en raison de son fond épais qui lui assure une bonne stabilité, indispensable pour rester planté droit sur une table d'ivrognes. En commandant deux fillettes plutôt qu'un pot, nos amis gagnent donc 4 cl !

Javelas engagea la conversation avec un homme coiffé d'une casquette siglée OL. Il était difficile de déterminer s'il avait 60 ou 75 ans tant sa physionomie était bouffie par l'alcool, mais en définitive, Culbuto s'en foutait. Après un échange de considérations à haute teneur philosophique sur le foot, le temps et, accessoirement, la politique, il mit ses grands pieds dans le plat.

– Vous savez ce qu'il s'est passé, route de Vienne ?

Le supporter de l'OL le regarda comme s'il venait de la planète Mars.

– Vous lisez pas *Le Progrès* ? s'exclama-t-il d'une voix limite indignée.

– Faut croire que non, soupira le Gros, l'air marri.

– Y'avait un kebab au rez-de-chaussée, un de ces trucs où on vend de la merde entre deux bouts de pain, si vous voyez. Un peu comme McDo, en fait. Remarquez, j'dis ça, mais j'ai jamais goûté, j'ai pas envie de m'empoisonner...

– C'est l'huile de la friteuse qui a pris feu ? s'enquit Culbuto, faussement candide. Magnanime, l'homme daigna sourire.

– Z'êtes un plaisantin, vous ! L'huile, ça a pas dû y arranger les choses, mais à l'origine de l'incendie, y'a des tarés qu'ont mis le feu, de ce que disent les flics. Et comme vous avez pu voir, tout l'immeuble y est passé. Le plus moche, c'est qu'une mère et ses deux gones ont grillé vif, vous vous rendez-compte ? Moi j'vous l'dis, si on attrape les salauds qu'ont fait ça, faut les raccourcir, comme au bon vieux temps !

Javelas adopta une mine de circonstance.

– Quelle horreur ! Mais qui a bien pu la commettre ?

À partir de là, trois clients et le patron tinrent à donner leur avis qui, en définitive, convergeaient : les gérants du kebab étaient louches (forcément, des Turcs !), leur affaire marchait mal, ils avaient voulu toucher l'argent des assurances.

Une hypothèse qui n'était pas plus idiote qu'une autre, elle faisait d'ailleurs partie de celles envisagées par les enquêteurs.

Culbuto estima qu'il en avait assez entendu. Il paya les consommations, remercia l'assistance et entraîna ses acolytes à l'extérieur. Ils remontèrent la route de Vienne pour récupérer leur bagnole, qu'ils avaient garée en amont de l'immeuble sinistré. Arrivés à quelques encablures de celui-ci, ils aperçurent un type en train de photographier les lieux.

– Tiens, grommela Blayeux. Je suis persuadé que ce gars était attablé au fond du bistrot quand on y est rentré. Même qu'il s'est barré avec un autre zigue pendant qu'on interviewait la clientèle.

Alors qu'ils approchaient, intrigués, l'homme cessa brusquement son manège et s'engouffra dans une Mercedes qui stationnait en face de la ruine noircie. La voiture démarra aussitôt et passa en trombe devant les flics médusés.

\*

Le type fixait Patricia avec, sur le visage, une expression mi-dégoûtée, mi-méprisante. Être interrogé par une femme, quelle humiliation ! En plus, elles étaient deux à s'occuper de lui, une brune et une blonde. D'aucuns auraient kiffé, lui considérait être victime d'une insupportable offense.

Patricia Balma cogna du poing sur la table.

– On ne va pas y passer la journée, monsieur Eroğlu. Une dernière fois, je vous demande de répondre à cette question simple : êtes-vous propriétaire du local de votre restaurant, ou en êtes-vous locataire ? Si vous ne comprenez pas la nuance, on va se renseigner auprès de votre femme. Peut-être sera-t-elle plus conciliante que vous !

– Femme rien savoir de tout ça ! s'indigna l'homme.

La blonde Charlotte s'en mêla.

– Pourquoi faites-vous preuve d'une aussi mauvaise volonté ? Nous allons finir par croire que vous êtes le responsable de l'incendie. Et dans ce cas, vous êtes mal barré. Trois morts dont deux enfants en bas âge, c'est la perpétuité qui vous attend !

Vous feriez mieux d'être coopératif, si vous voulez éviter de passer le restant de vos jours en prison.

Eroğlu éructa longuement dans sa langue maternelle avant d'aboyer :

– Je suis pour rien dans le feu. Pourquoi je fais ça ? Pas fou ! Comment je vivre, après !

Gwenaëlle Kérouac pénétra dans la pièce en coup de vent, posa deux papiers devant Patricia. Celle-ci les lut rapidement.

– Ben voilà la réponse, soupira-t-elle. Les murs appartiennent à une SCI dont le gérant est un certain Frédéric Mekilyan. On va arrêter de perdre notre temps. Le juge Clamenaz nous autorise à perquisitionner le logement de monsieur Eroğlu, j'ai sa commission rogatoire. On y trouvera peut-être les renseignements qu'il refuse de nous fournir. Ça tombe bien, j'ai des fourmis dans les jambes, et pas que.

Elle fit craquer les jointures de ses doigts en fixant le gérant du kebab d'un regard venimeux. Manifestement, elle regrettait beaucoup de ne pas avoir le droit d'ouvrir la boîte à baffes.